

Aperçu du développement de la sociologie des catastrophes 1917-1978

Née de la deuxième guerre mondiale et de l'incapacité des seules approches scientifiques et techniques à en rendre compte, la sociologie des désastres s'est développée au fil des catastrophes qui ont émaillé le XX^e siècle. Sociologie, psychologie, sciences politiques, géographie ou histoire, les différentes sciences sociales ont tour à tour été convoquées. Et, aux Etats-Unis d'abord, puis dans le monde anglo-saxon, au Japon et dans le reste de l'Europe, la discipline a peu à peu pris son indépendance.

par Bernadette de VANSSAY (*)

Après un premier développement relativement anecdotique, la sociologie des catastrophes est véritablement née après la Deuxième Guerre Mondiale comme une des conséquences d'une guerre dont les victimes étaient davantage des civils que des militaires.

Elle s'est développée rapidement aux Etats-Unis. En 1975, plus de deux cent études venant de tous les pays anglo-saxons se trouvent regroupées au *Disaster Research Center* de Colombus sous la direction de E. H. Quarantelli (Ohio). Elles permettront à deux sociologues D. Mileti et Drabek de constituer la première synthèse des connaissances accumulées dans ce domaine (*Human behaviors in extreme environment*). Cet ouvrage définit la spécificité et le domaine propre des études sociologiques en matière de catastrophe ; il invite les chercheurs à développer des études dans des domaines peu couverts jusqu'alors. Dix ans plus tard, en 1986, sous un titre similaire, un deuxième ouvrage fait le point sur les avancées réalisées. Outre l'intérêt de ce nouvel effort de synthèse, la bibliographie de ce second ouvrage permet de mesurer le chemin parcouru. Parmi les auteurs les plus innovants on retiendra, outre les Américains déjà bien connus (P. Slovic, R. Dynes, E. Quarantelli, E. Haas, Kunreuther, Wenger, etc.), les Anglais (H. Barton, Barry Turner) et les sociologues suédois (Troost, Hultaker, Sjöberg).

On rappelle ici brièvement la genèse de cette branche des sciences sociales.

On peut y distinguer approximativement quatre périodes.

► La première période (1917-1940) se situe dans une perspective historique ; la catastrophe est analysée comme un événement porteur d'une rupture suivie du renouveau d'une société donnée ; elle définit un avant et un après.

Dans les années soixante, le Professeur Quarantelli (fondateur et directeur du DRC, Boulder, Colorado), écrivait : « Il existe depuis toujours une certaine fascination de l'esprit humain pour les désastres. Ils servent souvent de point de repère dans l'histoire d'une société, que ce soit Pompéï ou Hiroshima ».

Ces études sont des monographies ; elles analysent, dans un contexte particulier, l'origine et les conséquences d'un phénomène exceptionnel ; l'accent est souvent mis sur la période de réhabilitation et de reconstruction, c'est-à-dire sur le temps nécessaire à la société frappée par le désastre pour retrouver un nouvel équilibre. Ces études sont généralement liées à la présence d'un sociologue au moment de la catastrophe ; pendant une brève période de temps, toutes les tendances et les dynamiques d'une société se trouvent mises en évidence ; la catastrophe sert de révélateur de la société ; c'est un laboratoire d'analyse sociologique.

L'étude la plus citée dans ce contexte est celle menée par S. Prince (1917) à la suite de l'explosion d'un bateau chargé de munitions dans le port d'Halifax (Canada) et qui rase la ville. La catastrophe est la conséquence d'une collision de bateaux ; mais l'accident est la résultante de processus mentaux plus que le fait d'un destin aveugle ou d'une fatalité ; dans le cas de Halifax, un bateau chargé de munitions ne se dérouta pas malgré la présence d'un bateau de pêche sur sa route ; les deux capitaines comptent l'un comme l'autre sur la priorité qu'ils estiment leur être due. Cette étude préfigure la réflexion plus tardive de Barry Turner (Angleterre) qui situe l'origine du désastre dans les présupposés qui gouvernent les attitudes et les comportements des décideurs.

L'étude de Samuel Prince montre que, dès l'origine, la recherche sociologique s'est intéressée à la fois aux

déterminants des causes de l'accident mais aussi aux processus spontanés de reprise et de réhabilitation post catastrophe.

► L'origine de la seconde période (1940 1960) est à chercher dans les conséquences psychosociologiques de la guerre de 1940 et particulièrement les bombardements de Hambourg et la quasi-destruction totale d'autres villes allemandes ; on s'intéresse alors à la perte d'identité individuelle ou collective, à celle des repères spatio-temporels. Le constat de l'impact humain des bombardements et des évacuations massives qui avaient eu lieu pendant la guerre explique l'intérêt contemporain pour les désastres en tant que champ de recherche pour les sciences sociales.

L'accent est mis sur le stress individuel et collectif : « L'étude des désastres fournit une occasion unique d'étudier les réactions humaines dans des conditions de stress (Russel Dynes) ». C'est à partir de ce courant de recherche que se développeront les études de comportements et d'interactions : décideurs/responsables, victimes et non-victimes, scientifiques/politiques, phénomène de convergence, impact du sexe et de l'âge dans la réaction au désastre, rôle des minorités, recours aux pairs, etc.

Lorsque l'intérêt pour les problèmes découlant de la guerre s'est affaibli, les chercheurs se sont tout naturellement tournés vers les désastres survenant en temps de paix. Se plaçant à des points de vue différents selon leur formation d'origine, ces scientifiques ont entrepris des études que l'on peut ainsi regrouper :

✓ des études à caractère socio-économique (1960-1975). Les études contemporaines se situent dans

une perspective plus générale et théorique et appliquée à ce domaine de recherche les méthodes des sciences sociales. Elles se réclament souvent des théories du « Changement social » (Touraine ou Bourdieu) qui dominent la sociologie à la fin des années cinquante. On essaie alors d'étudier les mutations sociales à la suite d'une catastrophe : « Certains types de changements sociaux sont en partie le résultat de crises stimulées et soutenues » (Russel Dynes). Commence à se manifester également, à cette époque, l'intérêt pour les pays en voie de développement. « Il y a des raisons plus particulières encore pour

étudier les désastres dans les pays en voie de développement : beaucoup de ces pays sont prédisposés aux désastres et les désastres y ont des conséquences plus graves. Disposant de ressources minimum destinées à améliorer des capacités productives encore faibles, lors d'un désastre, une partie de ces ressources est détruite. La disponibilité réduite des ressources privées force le gouvernement à puiser dans ses propres ressources pour faciliter la reconstruction, ce qui ralentit le niveau global du développement. Ainsi un désastre, dans les pays en voie de développement, retentit sur la séquence entière du développement industriel du pays



© Collection ROGER-VIOLETT

L'origine de la seconde période (1940 1960) de la genèse des sciences sociales est à chercher dans les conséquences psychosociologiques de la

(Russel Dynes) » ;

✓ des études portant sur le fonctionnement des institutions : on voit se développer ainsi, avec Russel Dynes, une typologie des sociétés en fonction de leur capacité à s'adapter à une situation de désastre. En Suède une parution régulière « *Journal of Mass emergencies* » témoigne de la vitalité du champ d'études.

Enfin, les désastres sont porteurs de changements institutionnels et organisationnels. Une crise produit un certain degré de désorganisation sociale d'un système communautaire. Il y a mise en question des structures des institutions (Th. Forrest). On voit apparaître alors des études longitudinales concernant la gestion des situations d'urgence au niveau des organisations et, plus particulièrement, des organismes de secours (Croix Rouge, pompiers, etc.) ; une partie importante des études existantes se focalisent ainsi sur ce qu'on appellera plus tard la gestion de crise au moment de l'impact de la catastrophe, reléguant l'intérêt pour la préparation, la prévention puis la réhabilitation et la reconstruction aux marges du domaine de la recherche.

Le développement de cette discipline nouvelle dans les années 1978 est très inégal selon les pays ; aux Etats-Unis, la recherche s'est dispersée dans des Universités, à Chicago (1950-54 NORC), en Oklahoma, en Louisiane, au Texas. L'effort le plus important a été réalisé par le « Groupe de recherche sur les désastres » (DRC, 1957).

En août 1978, un atelier particulier sur la sociologie des catastrophes sous la direction des professeurs O. Hultaker et Trost, se tient à l'université d'Uppsala (Stockholm), en marge du congrès de sociologie. C'est la première fois que la discipline proclame ainsi son

indépendance. La France y était représentée par le Colonel Chandessais et l'auteur de cet article.

En résumé, on peut dire que, si, en 1978, dans le monde anglo-saxon, la recherche sur les catastrophes a pris rang parmi les sciences sociales, en Europe, elle reste encore empirique.

► La recherche en France est alors quasi inexistante. Après la deuxième Guerre Mondiale, une timide création est tentée. Le Professeur J. Stoetzel propose en effet, dans les années 1953, au Comité d'action scientifique de la Défense nationale de créer un Centre d'études des catastrophes. Le projet ne fut jamais réalisé. Mais, à la dissolution du CASDN, le Colonel d'artillerie Ch. Chandessais fut chargé de faire fonctionner un « Centre d'études psychologiques des sinistres et de leur prévention » à partir d'un contrat avec le ministère de la Défense nationale. Ce contrat prévoyait « l'étude de la documentation existante ainsi que des méthodes scientifiques à uti-

liser ».

Le Centre réalisera en 1966 une étude très complète des comportements provoqués par l'explosion de la raffinerie de Feyzin. Mais, faute de moyens financiers, de locaux et de chercheurs, il était condamné à s'étioler. Il se résumait en 1978 à un petit bureau dans les bâtiments de la Direction des Pompiers à Paris, et à son seul fondateur, fort âgé, qui y tapait lui-même le résultat de ses travaux, faute d'une secrétaire ; travaux



© Jean Gaumy/MAGNUM PHOTOS

En Italie, l'étude sociologique des désastres a longtemps été considérée comme une nouveauté académique. La situation peut paraître paradoxale

par ailleurs connus et fort appréciés par le DRC américain.

➤ En Italie

« Un pays où les mesures concernant les désastres n'ont pas, pendant longtemps, intéressé les politiciens et où l'étude sociologique des désastres est encore considérée comme une nouveauté académique » (Battisti, Uppsala 1978).

La situation peut paraître paradoxale en Italie où les tremblements de terre et glissements de terrain sont fréquents et les récentes catastrophes chimiques, exemplaires (Sevezo).

L'orientation de cette recherche est donnée par le postulat suivant : « La création d'un système social et juridique d'assistance sociale consécutif à des désastres n'est pas le résultat d'un ensemble de réformes sociales organisées mais, au contraire, le fruit d'expériences historiques vécues comme des désastres par la population et les gouvernements d'une nation. L'histoire des désastres en Italie et le développement d'une politique et d'une législation concernant les désastres, doit être envisagée à partir de ce postulat » (Battisti).

➤ Le Japon

Au Japon, la recherche en sociologie du désastre a débuté en 1964 après le tremblement de terre du Niigata (une étude avait été cependant entreprise à l'université d'Hiroshima par Yoshitoshi Kubo sur « Les victimes de la bombe atomique ». L'étude adoptait un point de vue psychosociologique). Depuis, la recherche au Japon s'y est effectuée dans deux directions :

- ✓ études de comportement pendant des désastres effectifs ;
- ✓ et recherche d'éléments permettant de mesurer le degré de conscience et de préparation des habitants d'une région donnée à un désastre soudain, en vue de contribuer aux mesures de secours dans une ville importante.

Dans cette optique, des recherches sur les incendies ont été particulièrement développées : l'incendie dit du « Cabaret de Playtown » à Osaka fit 128 morts ; l'incendie du « Tayo Department store » à Kwanamoto en fit 103. Les causes de l'ampleur exceptionnelle de ces incendies semblent devoir être recherchées dans la nouveauté que représentait au Japon une urbanisation verticale.

Une troisième direction de la recherche en 1978, au Japon, s'intéresse plus particulièrement aux problèmes de l'information. Dans une étude effectuée à la demande du « Kita Ward » de Tokyo, on trouve par exemple

une analyse concernant « le cheminement d'une rumeur sans fondement ».

Enfin, un quatrième groupe a été créé : *A sectional meeting for panic*. Le but de ce groupe est de construire un modèle conceptuel du développement de la panique dans une foule.

En conclusion, l'évolution de la recherche en matière de sociologie du désastre a été très liée à des événements qui ont peu à peu mis en évidence l'insuffisance d'approches uniquement techniques et scientifiques ; en contrepartie, se sont révélés indispensables les apports des différentes sciences sociales, que ce soient la sociologie, la psychologie, la géographie, l'histoire ou les sciences politiques.

Note

(*) De Vanssay B. – Les événements de 1976 en Guadeloupe, apparition d'une subculture de désastre – Thèse de doctorat 1979 CUAG Université Paris V.

